

Bibhutibhushan Bandopadhyay

ARANYAK

(la forêt)

roman

Traduit du bengali
par Jyoti Garin



ÉDITIONS BANYAN

Paris

Tous droits de reproduction, de traduction et d'adaptation réservés.

Titre original :

Aranyak

© Mitra & Ghosh Publishers, 2015

© Éditions Banyan, 2020
pour la traduction française
ISBN : 979-10-96596-09-6

© Conception graphique :
Guillaume le Guillou, 2020

www.editions-banyan.com

Préambule

Après une journée entière de travail éreintant au bureau, j'étais assis dans le parc, près du Fort.

Silencieux, assis près d'un amandier, je contemplais l'arbre, puis laissais errer mon regard en direction du Fort ; mes yeux se posèrent alors sur le terrain vallonné au bord des douves. Soudain, je fus transporté près des eaux de Sarasvatî-Kundi à la frontière nord de Lobtulia, à l'heure du crépuscule. L'instant suivant, un coup de klaxon sur la route menant à Palashi Gate brisa mon illusion.

On aurait dit que c'était hier, bien que cela se soit passé il y a bien longtemps.

Plongé dans le brouhaha de la frénésie de la ville de Calcutta, je pensais aux terres forestières de Lobtulia-Baihar ou d'Ajmabad, au clair de lune étincelant ou bien aux nuits sombres et silencieuses, aux forêts de chaume et de casuarinas sauvages, à la chaîne de collines grises se fondant à l'horizon, aux sabots tambourinant et rapides des troupeaux d'antilopes sauvages galopant dans les profondeurs de la nuit, et puis, sous la chaleur torride de la mi-journée, aux buffles sauvages assoiffés se ruant vers l'étang de Sarasvatî-Kundi, à la splendeur des fleurs sauvages dont les couleurs éclataient dans cette magni-

fique étendue de terrain rocheux, et à la forêt dense éclaboussée du rouge sang des flamboyants en fleurs... C'était comme le songe d'un monde empli de beauté d'un « dormeur éveillé », un soir de désœuvrement... Il n'y a pas de lieu semblable dans le monde entier.

Non seulement les forêts, mais quelle faune humaine ai-je vues là-bas !

Kunta... Je me souviens de Musammat Kunta. C'est comme si je voyais encore maintenant la pauvre femme avec ses jeunes enfants cueillant des baies sauvages dans la jungle de Sunghthia-Baihar, tenaillée sans cesse par le souci de leur survie à tous. Ou encore, par une nuit de clair de lune froide, je la revois dans un coin de la cour de l'Office des forêts d'Ajmabad, près du puits, attendant la fin de mon repas pour en récupérer les reliefs et les donner à ses enfants.

Et puis, il y a Dhaturia, le jeune danseur.

Au sud, dans le district de Dharampur, la sécheresse avait ruiné les récoltes ; alors Dhaturia avait emprunté la route des villages épars autour de Lobtulia pour gagner un peu d'argent grâce à son chant et à sa danse. Quel visage rayonnant quand il pouvait manger une poignée de graines de *millet*¹ grillées mélangées à de la mélasse : cheveux bouclés, grands yeux, allure gracieuse quelque peu efféminée, un garçon charmant de treize ans environ. Ni père, ni mère, personne, aucun endroit où se poser. Voilà pourquoi si jeune, il faisait tant d'efforts pour s'occuper de lui-même. Mais dans quel courant turbulent de la vie avait-il été emporté...

Je me souviens de Dhautal Sahu, simple prêteur sur gages, assis dans un coin de mon bungalow au toit de chaume, tranchant de fines lamelles de noix d'*arec*. Et puis, ce pauvre brâhmane Raju Parey qui vivait dans une hutte au cœur de la

¹ Les mots en italique renvoient à une entrée du glossaire.

forêt et qui fredonnait « *Daya hoe-ji²* » quand il menait ses trois buffles au pacage.

Au pied de la chaîne de Mahalikharpur, le printemps descend sur la vaste étendue de la forêt et une éclosion de fleurs de *golgolis* jaunes envahit Lobtulia-Baihar. Au milieu de l'après-midi, une tempête de poussière voile l'horizon cuivré ; la nuit, une guirlande de feu décore les montagnes de Mahalikharpur au loin : on a ouvert des brûlis dans la forêt de *sal*. J'ai vu la vie de quantités de jeunes enfants horriblement pauvres, d'hommes et de femmes désespérés face à des usuriers sordides, des chanteurs, des bûcherons et des mendiants... Assis dans la cour obscure de mon bungalow au toit de chaume, j'ai écouté d'étranges histoires racontées par les chasseurs de la forêt : comment ils chassaient les buffles sauvages dans la réserve de forêt de Mohanpura, comment ils tendaient des pièges camouflés par le branchage, et comment ils avaient vu le grand dieu des buffles... C'est de ces gens-là que je vais vous parler. Dans le courant du monde que les gens civilisés ont peu suivi, des courants souterrains extraordinaires murmurent et se poursuivent dans le lit d'une rivière inconnue tapissée de galets. Je les ai abordés et je m'en souviens encore.

Ce n'est pas un heureux souvenir, c'est un repentir. Ce terrain de jeu patiemment élaboré par la nature a été détruit aussi brusquement de mes propres mains ; je sais que jamais les dieux de la forêt ne me le pardonneront. Mais j'ai entendu dire que si l'on avoue son crime, la peine s'allège un peu. Voici donc les souvenirs qui me reviennent.

² J'implore ta clémence ! (N.B. Toutes les notes sont de la traductrice.)

Chapitre 1

Un

Tous les événements relatés ici remontent désormais à une quinzaine d'années³.

Mon diplôme de licence en poche, j'étais au chômage à Calcutta. Malgré de nombreuses tentatives, je ne parvenais pas à trouver du travail.

Ce jour-là c'était jour de fête pour la déesse Sarasvatî. Cela faisait de nombreuses années que je vivais dans une pension, et grâce à mon ancienneté dans le foyer, on ne m'en avait pas encore chassé, mais ma vie était empoisonnée par les nombreuses relances faites par le responsable du foyer. À la cantine, la célébration annuelle battait son plein autour de l'effigie de la déesse. Au réveil ce matin-là, je pensais que tout devait être fermé en ville. Certains endroits étaient peut-être ouverts, mais il n'y avait aucune raison d'y aller, tout le monde faisait relâche ; autant aller admirer les différentes effigies de la déesse !

C'est alors que Jagannath, le domestique du foyer, entra pour me remettre un billet. Je le lis pour constater... que le gérant

³ Soit dans les années 1920.

me relançait une nouvelle fois ! À l'occasion de la Sarasvatî-Puja, on préparait les gourmandises de fête à la cantine. Et moi qui devais déjà deux mois de loyer ! En désespoir de cause, je donnai dix roupies au domestique. Mais, à partir du lendemain, il me faudrait prendre d'autres dispositions pour les repas.

La relance était justifiée, mais, tout cumulé, mes ressources se montaient en tout et pour tout à deux roupies et quelques *annas*. Sans répondre au billet, je sortis du foyer. Tout le quartier retentissait de la musique de la célébration ; amassés aux carrefours, garçons et filles chahutaient, et puis, chez Abhay le confiseur, de nouveaux plateaux de pâtisseries débordaient du comptoir. Face à la route principale, aux portes de la résidence universitaire, une estrade avait été installée pour les musiciens. Par grappes, les gens revenaient du marché, les bras chargés de guirlandes et de divers objets de culte.

Où pouvais-je donc bien aller ? Depuis que j'avais cessé d'enseigner à l'école de Jorasanko, plus d'un an auparavant, j'étais resté oisif. En fait, ce n'est pas tout à fait exact de dire que j'étais resté oisif, les bras croisés, car, pour trouver du travail, il n'y avait pas un seul bureau, pas une école, pas une seule maison de presse ou maison d'un homme riche aux portes de laquelle je n'aie frappé au moins dix fois avec toujours la même réponse : pas de poste vacant !

Au hasard de mes déambulations, je tombai sur Satish. Au foyer de l'Université Hindu College, on avait partagé la même chambre. À ce moment-là, il était avocat au tribunal d'Alipur (même si je me disais qu'il n'avait pas grand-chose à faire là-bas). Il donnait quelques cours privés dans les environs de Ballyganj : c'était alors son radeau de sauvetage pour naviguer à travers l'océan de la vie ! Quant à moi, loin d'évoquer un radeau, je me trouvais sans le moindre mât, à la dérive et buvant la tasse à gros bouillons. Mais j'oubliai tout cela quand je vis Satish.

— Satyacharan ! Où vas-tu ? s'écria Satish. Allez, viens, regagnons notre ancien Q.G., le Hindu Hostel ! Allons voir l'effigie

de la déesse ! Dans la soirée, ils ont prévu un récital de musique. Tu viendras ? Tu te souviens d'Abinash, de la chambre six ? Tu sais, celui dont le père était un riche *zamindar* à Mymensingh... Eh bien, maintenant c'est un chanteur célèbre. Il se produira ce soir. Il m'a filé une invitation. De temps en temps, je leur donne un coup de main pour la gestion de leurs domaines. Il sera content de te revoir !

Pendant ces années d'études, prendre du bon temps, c'était mon *mantra* ! Même si cinq ou six ans étaient passés, je réalisais que je n'avais pas beaucoup changé à cet égard. Ma visite au Hindu Hostel pour aller admirer l'effigie de la déesse fut suivie, à son tour, d'une invitation à rester pour le banquet de midi. En effet, beaucoup de garçons de ma ville natale se retrouvaient au Hindu Hostel et aucun ne voulait me laisser partir.

— Et pourquoi resterais-je maintenant ? Le récital, c'est ce soir ! Je vais aller manger un morceau à la cantine en attendant, dis-je en faisant mine de résister.

Heureusement, ils ne prêtèrent aucune attention à ces paroles.

Sinon, c'était le jeûne assuré à l'occasion de la Sarasvatî-Puja ! Après la note douloureuse du gérant, impossible de me rendre à la cantine pour y déguster les mets délicieux de la fête (galettes soufflées et laitage), d'autant que ma contribution n'aurait même pas pu s'élever à une seule roupie. L'invitation du soir s'avérait une excellente aubaine. Après un copieux repas, je me dirigeai vers l'enceinte de l'établissement et m'installai pour profiter du concert. La bonne humeur de mes années d'université reprit le dessus. Que m'importait d'avoir un travail ou pas, ou que le responsable de la cantine me fasse la soupe à la grimace ! Transporté par les vagues de la musique *thumri* et *kirtana*, j'oubliais que si je ne pouvais pas rembourser mes dettes, il ne me resterait plus qu'à vivre d'amour et d'eau fraîche dès le lendemain. Le concert s'acheva à onze heures du soir.

Je bavardais avec Abinash. Pendant nos études, lui et moi étions les grands champions du club d'éloquence au foyer du Hindu Hostel. Un jour, nous avons invité Gurudas Bandyopadhyay à présider une session sur le thème : L'instruction religieuse au sein des écoles et des universités. Abinash dirigeait le groupe chargé de soutenir la motion, et moi, j'étais dans l'opposition. Après une bataille tumultueuse de mots entre les deux camps, le président nous déclara gagnants exæquo. C'est ainsi qu'Abinash et moi devînmes de bons amis. Et pourtant c'était là notre première rencontre depuis la sortie de l'université.

Abinash me dit :

— J'ai une voiture, où puis-je te déposer, où habites-tu ?

En me déposant à la porte du foyer, il ajouta :

— Écoute, viens prendre le thé à Harrington Street à 16 heures demain. N'oublie-pas ! Au numéro 33/2. Note-le dans ton calepin !

Le lendemain, je localisai d'abord Harrington Street, puis je trouvai la maison de mon ami. Ce n'était pas une très grande maison, mais il y avait un jardin à l'avant et un autre à l'arrière, une porte ornée de glycines, un portier népalais, une plaque en laiton. Un chemin de gravier rouge sinuait, entre, d'un côté une pelouse d'un vert luxuriant, et de l'autre, de grands magnolias et des manguiers. Une grosse voiture attendait sous le portique. Bref, tous les archétypes de la maison d'un homme riche étaient réunis ! Je montai les escaliers et entrai dans le salon. Abinash me réserva un accueil très cordial et presque aussitôt, les souvenirs du passé ressurgirent. Le père d'Abinash était un riche *zamindar* de Mymensingh, mais à cet instant ni lui, ni aucun des membres de la famille, n'étaient à leur domicile de Calcutta. Profitant de la saison des mariages, toute la famille était allée célébrer celui d'une des sœurs d'Abinash. Personne n'en était encore revenu. Après avoir parlé de tout et de rien, Abinash me demanda :

— Qu'est-ce tu fais en ce moment, Satya ?

— J'ai été instituteur à l'école du très chic quartier de Jorasanko. D'une certaine façon, on peut dire que je ne fais pas grand-chose actuellement. Je ne pense pas continuer dans l'enseignement. J'explore d'autres pistes... Je compte sur une ou deux promesses.

L'allusion aux promesses était totalement inventée, mais Abinash était le fils d'un homme riche et ces gens-là possèdent d'immenses domaines. Je ne souhaitais pas lui donner l'image d'un quémandeur... mais cela m'avait échappé.

Après un moment de réflexion, Abinash me dit :

— Bien sûr, une personne méritante comme toi va trouver un travail très rapidement... J'ai un truc à te demander : tu as aussi étudié le droit, n'est-ce pas ?

— J'ai même réussi les examens, mais je ne souhaite pas exercer comme avocat.

Abinash reprit :

— Eh bien, nous possédons un domaine dans le district de Purnia, d'environ dix mille *hectares*⁴ d'exploitation forestière. Là-bas, nous avons quelqu'un qui fait office d'administrateur, mais on ne peut pas lui confier la responsabilité de toutes ces terres. Nous recherchons donc une personne de confiance. Ça te dirait, toi ?

Avais-je bien entendu ? Mais que proposait Abinash, au juste ? Cela faisait plus d'un an que je cherchais un emploi, arpentant de long en large les rues de Calcutta et voilà qu'au détour d'une invitation à prendre le thé, l'offre d'emploi se présentait à moi sans que j'aie à demander quoi que ce soit !

Mais fierté oblige... avec beaucoup de retenue, je réprimai mes sentiments et sortis nonchalamment :

— Ah ! Je vois. Eh bien, je vais y réfléchir et je te répondrai. Tu es dans les parages demain ?

⁴ Voir les entrées *bigha* et *hectare* dans le glossaire.

Abinash était un copain très spontané et généreux. Il me pressa alors :

— Il n'y a pas à réfléchir, je vais écrire une lettre à Baba aujourd'hui même. Nous recherchons une personne de confiance. Nous ne voulons pas un de ces héritiers du système des *zamindars*, ce sont souvent des filous. Là-bas, nous avons besoin de gens aussi bien éduqués et intelligents que toi. Ta mission : revoir les termes d'accord des nouveaux locataires dans la forêt. Elle a une superficie de dix mille hectares – une responsabilité aussi importante, on ne peut pas la confier à n'importe qui. Je te connais depuis toujours et même, par cœur. Allez, accepte l'offre ! Je vais écrire à Baba sur le champ pour te faire parvenir la lettre de nomination.

Deux

Inutile d'épiloguer sur la manière dont j'ai obtenu ce travail. Le but de ce récit est tout autre. Bref, environ deux semaines après l'invitation au thé chez Abinash, je descendais dans une petite gare desservie par la compagnie du Nord-Ouest du Bengale avec mon ballot d'effets personnels.

C'était un après-midi d'hiver. Des ombres s'étaient amassées sur un terrain dégagé, et au loin, de minces volutes de brume s'étaient accumulées sur les cimes des arbres. Des deux côtés de la voie de chemin de fer, des champs cultivés de pois de senteurs. En oracle du destin, leur frais parfum porté par la brise du soir m'annonçait déjà qu'une nouvelle vie commençait pour moi : j'allais vivre en solitaire, aussi solitaire que ce soir d'hiver, aussi solitaire que ces espaces mélancoliques et la ligne bleuâtre des forêts qui se déployaient devant moi.

Toute la nuit, je voyageais sur une distance de près de vingt-six kilomètres dans un char à bœufs. Même à l'intérieur du char abrité, la couverture et le tapis que j'avais apportés de Calcutta suintaient d'humidité. Qui aurait pu savoir qu'il ferait si froid dans ces forêts ! Le lendemain matin, au lever du soleil, alors qu'on cheminait toujours, je remarquai que le relief avait changé : plus de champs ni de terres cultivées à perte de vue et très peu de traces de contrées habitées, seulement des forêts petites et grandes, denses à certains endroits et clairsemées à d'autres. De temps en temps, il y avait des clairières dégagées, mais toutes étaient des terres vierges.

Vers dix heures du matin, j'arrivai à l'Office des forêts. Une zone forestière d'environ trois hectares avait été dégagée et quelques huttes avaient été construites avec du bois, de la paille et du bambou, tous matériaux issus de la forêt voisine. Les murs avaient été tapissés d'herbe sèche et de minces branchages de *casuarina* sauvage, enduits d'une couche de boue.

Ces huttes venaient d'être construites. J'entrai dans l'une d'elles et respirai l'odeur de paille fraîchement coupée, de bambous et d'herbes encore humides. Les renseignements qu'on m'avait donnés indiquaient qu'auparavant, l'Office des forêts se trouvait ailleurs mais que l'hiver, à cause de la pénurie d'eau, on avait construit cette nouvelle hutte. Il y avait en effet une source d'eau tout près et d'une manière générale, on ne manquait jamais d'eau.

Trois

Jusqu'alors, j'avais passé le plus clair de ma vie à Calcutta en compagnie d'amis, fréquentant les bibliothèques, allant au

théâtre, au cinéma et au concert. Je ne pouvais pas concevoir une vie sans ces loisirs. Je n'aurais donc pas pu imaginer me retrouver dans un tel endroit, si solitaire, pour un travail de seulement quelques roupies ! Jour après jour, dans le ciel de l'est, je voyais le soleil se lever au-dessus des collines lointaines et des cimes des forêts, puis le soir, je le voyais se coucher, transformant toute la forêt de casuarinas et les hautes tiges d'herbe sèche en flammes de vermillon flamboyant. Entre les deux événements s'étirait une journée d'hiver vide de onze heures. Comment combler ce vide énorme ? Voilà le terrible défi des premiers jours.

Pour qui voulait travailler, il y avait certainement beaucoup à faire ; mais, venant juste d'arriver, je ne comprenais ni le parler local ni l'organisation du travail. Je restais assis dans ma chambre et lisais les quelques livres que j'avais apportés, cherchant laborieusement à tuer le temps. Les gens de l'Office des forêts étaient vraiment des barbares : ils ne comprenaient pas ma langue et je ne comprenais pas la leur. Les dix premiers jours furent pénibles. Combien de fois j'eus l'impression que travailler ici était inutile, qu'il valait beaucoup mieux rester à moitié affamé à Calcutta que de mourir étouffé ici ! Avoir accepté la demande d'Abinash de venir dans cette jungle dépeuplée avait été une erreur absolue : ce n'était pas une vie pour moi.

Un soir, alors qu'assis dans ma chambre, je pensais à tout cela, le vieux comptable, Mohuri Goshto Chakrabarti poussa la porte et entra. C'était la seule personne avec laquelle je pouvais parler en bengali et dont la présence me permettait de respirer librement. Goshto-Babu vivait là depuis au moins dix-sept ans. Il venait d'un village qui se trouvait près de la gare de Bonpash dans le district de Bardhaman.

— Asseyez-vous, Goshto-Babu !

Il s'assit sur l'unique chaise de la pièce.

— Je vais vous faire une recommandation : ne faites confiance à aucun indigène ! Ce n'est pas le Bengale ici, vous savez. Ce sont tous des filous...

— Eh bien, tous les habitants du Bengale ne sont pas forcément des saints non plus, Goshto-Babu...

— Comme si je ne le savais pas, Manager-Babu. En fait, la raison initiale de ma venue ici, c'est la malaria. Oh, c'était très difficile au début ! Je trouvais la forêt suffocante, mais maintenant, que ce soit pour me rendre dans mon pays natal ou pour aller travailler à Purnia ou à Patna, je ne peux pas m'en éloigner plus de deux jours.

Consterné par ces propos, je fixai Goshto-Babu. Mais que me racontait-il là ?

— Pourquoi ne pouvez-vous plus rester là-bas ? Votre cœur réclame-t-il la forêt à grands cris ? lui demandai-je.

Goshto-Babu me regarda, esquissa un petit sourire puis ajouta :

— C'est exactement cela, Manager-Babu. Vous le verrez bientôt. Vous venez d'arriver de Calcutta, votre cœur se languit d'y retourner, et vous êtes encore jeune. Restez donc ici quelques jours de plus, et vous verrez...

— Quoi donc ?

— La forêt va insensiblement pénétrer en vous. Bientôt, vous ne pourrez plus supporter aucun dérangement : ni le bruit, ni la foule. Voilà ce qui m'est arrivé, Monsieur. Tenez, le mois dernier, j'ai dû me rendre à Munger pour un procès. La seule pensée qui m'obsédait, c'était de savoir quand je pourrais bien quitter les lieux.

Que Dieu me préserve, pensai-je tout bas : bien avant que cela ne m'arrive, je démissionnerai et retournerai à Calcutta !

— Mettez le fusil près de vous tous les soirs, les lieux ne sont pas sûrs ! poursuivit Goshto-Babu. Une nuit, ces coupe-jarrets ont fait irruption dans l'Office des forêts. Alors depuis, on n'entrepose plus d'argent ici. Ah, c'est quelque chose !

— Non ! Pas possible ! Cela fait combien de temps que ce vol a eu lieu ? demandai-je avec un vif intérêt.

— Il n'y a pas si longtemps... je dirais, il y a huit ou neuf ans. Vous saurez tout quand vous aurez habité ici pendant quelque temps. C'est une contrée hostile. Et si dans cette forêt effroyable des bandits vous attrapent, personne ne le saura !

Une fois que Goshto-Babu fut parti, je m'approchai de la fenêtre. Au loin, le front de la forêt était orné par la lune sur laquelle se détachait une branche de casuarina sauvage. On aurait dit une estampe japonaise, à la manière d'Hokusai.

Quel endroit pour un emploi ! Si j'avais su plus tôt les dangers tapis dans ces lieux, je n'aurais jamais donné ma parole à Abinash !

Malgré mes inquiétudes, la beauté de ce croissant de lune me submergeait d'émotion.

Quatre

Non loin de l'Office des forêts, sur une petite colline rocheuse se dressait un arbre immense, très ancien, un banyan, le Banyan de Grant-Saheb. Pourquoi l'avait-on nommé ainsi, je ne le sais toujours pas malgré de nombreuses recherches. Un long après-midi paisible, au cours d'une promenade, je grimpai sur la colline pour contempler la splendeur du soleil couchant sur l'horizon, à l'ouest.

Alors que le soir m'ensevelissait, debout dans l'ombre sombre du banyan, un tableau de ma vie passée à Calcutta me revint brusquement : le foyer à Kolu-Tola, notre Q.G. sur le pont de Kapali-Tola et mon banc préféré près de Gol-Dighi où je m'installais tous les jours et regardais le flot incessant de passants, de

voitures et d'autobus sur College Street. Ce fut alors le grand écart et un violent sentiment de solitude m'envahit. Mais où donc étais-je ? Dans quel endroit paumé se trouvait cette forêt inhabitée, avec ce taudis en chaume hideux en guise de maison ? Était-ce vraiment un logis digne d'un être humain ? Comment avais-je pu accepter ce travail ? Personne, pas une créature à mes côtés, j'étais complètement seul. Personne avec qui échanger un mot. Les idiots, les barbares, les indigènes de cette région étaient-ils même capables d'apprécier une pensée raffinée ? Était-ce en leur compagnie que je devrais dorénavant passer mes journées ? Dans le crépuscule qui s'allongeait sans cesse, je restais planté là, sans âme qui vive à l'horizon, rempli de tristesse, voire de peur. C'était presque la fin du mois. Il ne restait que quelques jours, et je décidai alors de le terminer, après quoi j'écrirais à Abinash une longue lettre de démission, retournerais à Calcutta pour retrouver mes amis et mes connaissances civilisés, pour manger de la nourriture civilisée, pour écouter de la musique civilisée, pour me mêler à la foule, et revigoré par les voix des cortèges, enfin je revivrais !

Ah, si j'avais su plus tôt que j'aimais tellement vivre au milieu des hommes ! Que j'aimais tellement les êtres humains ! Je n'avais peut-être pas toujours été d'humeur sociable, mais incontestablement, je les aimais. S'il en était autrement, pourquoi souffrais-je tant de les avoir quittés ?

Le vieux libraire musulman qui suspendait ses livres aux balustrades du Presidency College... Hélas, combien de fois m'étais-je rendu chez lui pour feuilleter un vieux livre ou un magazine ? Ce n'était peut-être pas très correct de ne rien lui acheter, mais à présent, je me souvenais de lui comme de l'ami le plus intime... Au fait, depuis combien de temps ne l'avais-je pas revu ?

De retour à l'Office des forêts, j'allai directement dans ma chambre, allumai la lampe et, assis à ma table, je m'apprêtais à

lire quand Sipahi Muneshwar Singh, le gardien de l'Office des forêts entra dans la pièce et me salua d'un Salam.

— Qu'est-ce qui se passe, Muneshwar ?

Depuis mon arrivée, j'avais malgré tout appris vaille que vaille quelques bribes du hindi local.

— *Huzur*, pourriez-vous donner la permission à Mohuri-Babu de m'acheter un pot en fer ? implora Muneshwar.

— Qu'allez-vous en faire ?

Le visage de Muneshwar s'éclaira d'espoir.

— Si on avait un pot en fer, ce serait très commode, *Huzur*, dit-il d'une voix humble. Je pourrais l'emporter avec moi partout : pour cuire le riz, pour y stocker toutes sortes de choses, pour manger dedans, c'est incassable... Je n'ai pas un seul pot. Depuis plusieurs jours maintenant, je pense en acheter un, mais *Huzur*, je suis très pauvre et un pot coûte six *annas* ! Comment voulez-vous que j'en achète un ? Je suis venu vous voir pour ça, *Huzur*, j'en ai toujours rêvé... avec la permission de *Huzur*, vu que *Huzur* est le maître...

Pour la première fois, je réalisai qu'un pot en fer pouvait être doté de tant de qualités et qu'on pouvait en rêver la nuit. Ainsi sur terre, il y avait des gens si pauvres qu'acquérir un pot en fer d'une valeur de six *annas* était pour eux comme entrer au royaume des cieux ! On m'avait raconté que les habitants de cette région étaient pauvres, mais je ne savais pas qu'ils l'étaient à ce point-là. Je me sentais rempli de pitié pour eux.

Le lendemain, Muneshwar Singh vint déposer religieusement sur le plancher rustique un pot de taille cinq qu'il avait acheté au marché de Naugachhia avec mon autorisation signée. Il salua puis attendit, debout.

— Et voilà ! Grâce à *Huzur*, j'ai pu acheter le pot.

En voyant son visage rayonnant, pour la première fois en un mois, je me dis : ce sont de bons gars. Quelle vie difficile ils mènent !

Retrouvez l'ensemble
de nos publications sur
www.editions-banyan.com

Éditions Banyan
14 rue Charles V
75004 Paris

Cet ouvrage a été numérisé par Corlet Numeric.